

|                     |   |
|---------------------|---|
| <b>Zeitschrift:</b> | Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique                     |
| <b>Herausgeber:</b> | Société fribourgeoise d'éducation   |
| <b>Band:</b>        | 79 (1950)   |
| <b>Heft:</b>        | 2   |
| <b>Rubrik:</b>      | P. Grégoire Girard : Projet pour l'organisation des écoles et la formation des maîtres dans les cantons primitifs |

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# P. Grégoire Girard

## Projet pour l'organisation des écoles et la formation des maîtres dans les cantons primitifs

*Le grain de sénevé est la plus petite de toutes les semences, mais quand il a poussé, il devient un arbre en sorte que les oiseaux du ciel vont s'abriter dans ses branches.*

*Le P. Girard expose ses idées sous forme de conversation avec un ami qui, d'ailleurs, ne partage pas toujours son opinion. Cette façon de procéder est plus vivante.*

*Il présenta son mémoire à l'Assemblée de la Société suisse d'utilité publique, à Zurich, le 12 septembre 1826.*

*L'ami*

Pourquoi te tiens-tu devant la carte de la Suisse en réfléchissant ?

*Le maître*

Je fais un voyage dans les Alpes. Bien souvent je l'ai commencé, volant par-dessus les montagnes et les vallées, depuis les sources du Rhin jusqu'au Rhône. C'est dans les cantons primitifs que je m'arrête le plus souvent.

*L'ami*

Qu'est-ce qui t'attire là si fort ? Est-ce par hasard les montagnes majestueuses, les parois de rochers, les mers de glace, les cascades, en un mot, l'aspect gigantesque de la nature ?

*Le maître*

Non, ce n'est pas cela, bien que je ne sois pas insensible à ces beautés sévères. Elles me parlent de la majesté de Dieu, et j'entends cela volontiers.

*L'ami*

Ainsi les peuples de la montagne, leur indépendance, leur liberté, leur ménage démocratique et leurs *Landsgemeinden* t'intéressent particulièrement ?

*Le maître*

Ce n'est pas cela non plus, car la politique n'a jamais été mon affaire. J'ai encore à m'occuper de l'éducation du peuple ; elle me tient à cœur, et malheureusement, dans nos Alpes, on ne travaille pas assez pour elle. D'où ce profond déséquilibre entre les habitants des Alpes et ceux des environs, qui devient sans cesse plus frappant. Le plus regrettable est que les populations les plus honnêtes n'arrivent pas à s'élever jusqu'à la dignité spirituelle à laquelle elles sont appelées tout particulièrement.

---

Vorschlag über Schulen und Schullehrer-Bildung im Alpenlande der Schweiz, paru en allemand dans *Neue Verhandlungen der Schweizerischen Semeinnützigen Gesellschaft*.... Zürich 1827. Traduction Gérard Pfulg.

*L'ami*

Est-ce que tu voudrais, par hasard, vivifier l'instruction dans les Alpes ?

*Le maître*

Oui ! mes voyages dans les Alpes sont des voyages pédagogiques.

*L'ami*

Mais comment entreprendras-tu ton œuvre ? Car il s'agit vraiment d'une création.

*Le maître*

Ami, je ne m'y entends guère en fait de créations. Je commence par ce qui existe, c'est-à-dire par quelques-unes des écoles déjà existantes, que je choisis ça et là, que j'essaye d'améliorer, et qui doivent, dans le but que je me propose, servir d'écoles-modèles, c'est mon premier objectif.

Le deuxième est le suivant : dans les écoles-modèles, j'introduis ensuite les futurs maîtres, pour les former dans ces écoles, par ces écoles, et à côté de ces écoles. Tu vois donc, par là, que mon établissement pour la formation des maîtres est uni à l'école elle-même.

Enfin, je tente de mettre en relations amicales toutes les écoles du pays, pour créer entre elles la bonne entente, pour les rendre meilleures, pour stabiliser l'instruction. Par là, on fraie le chemin à des temps meilleurs pour l'école, et l'avenir servira l'avenir.

*L'ami*

Ainsi, tu ne commences pas par le haut. Les autorités supérieures restent silencieuses ; elles ne donnent aucun ordre, n'apportent aucune contribution ?

*Le maître*

Non, ni l'un ni l'autre ; car, dans les pays de montagnes cela ne doit ou ne peut pas arriver. C'est une bonne politique de commencer par en bas, jusqu'au moment où l'intérêt pour l'éducation du peuple est éveillé, et où l'on comprend qu'un but si noble doit être atteint par un effort de toute la communauté.

Du point de vue moral, je veux aussi œuvrer de haut en bas ; car dans les Alpes on rencontre aussi des hommes qui dépassent hautement la foule par leurs lumières, leur noblesse. Il y a beaucoup d'ecclésiastiques qui se rendent compte qu'il faut devenir un homme — au sens le plus élevé du mot —, pour devenir un chrétien qui suit les traces et l'exemple de Jésus. Ces hommes, dispersés à travers le pays, je souhaite les amener à entretenir ici et là des écoles qui serviront de modèles aux autres.

*L'ami*

Mais si tu commences ainsi, isolément, quand arriveras-tu au but ?

*Le maître*

As-tu oublié, mon ami, que le grain de sénevé devient un arbre, avec des branches étendues sur lesquelles les oiseaux viennent se poser, sur lesquelles ils s'attardent pour jouir de son ombre amicale !

*L'ami*

Nous reconnaissons là ta diplomatie, ta persévérance, ta confiance et ton espoir inlassable.

*Le maître*

Ami, de ce qui est petit, Dieu fait sortir les grandes choses, et je pense que nous ne faisons rien de coupable quand nous imitons sa façon d'agir. Souvent nous faisons beaucoup de tapage. Les montagnes semblent enfanter et tu sais ce qui en résulte communément. Je commence avec des écoles-modèles disséminées. Les éléments existent la plupart du temps, même sur les ruines de Goldau, et seules de telles écoles peuvent nous aider à atteindre notre but.

*L'ami*

Cette école-modèle dans les Alpes devra donc atteindre à un très haut degré de perfection, puisqu'elle est destinée à former non seulement des garçons et des fillettes, mais de futurs maîtres ?

*Le maître*

Mon école-modèle doit être une école de la campagne et le rester. Elle doit garder fidèlement la simplicité paysanne et être orientée vers la vie paysanne. Je maintiens les quatre branches traditionnelles : lecture, écriture, calcul et mémorisation, et j'ajoute l'élocution, et le chant simplement par audition. Mon but en tout n'est pas tant l'instruction que l'éducation pour une vie pleinement humaine et chrétienne.

*L'ami*

Chue ! tu traites bien chicement ton école, ton propre enfant ! Tu exiges bien peu de branches !

*Le maître*

Dans ces branches peu nombreuses, il y a plus que tu ne penses. Il suffit de les traiter avec beaucoup d'intelligence et d'à-propos.

*L'ami*

Cependant, avec la lecture, on n'obtiendra pas grand résultat ; c'est un exercice mécanique et rien de plus.

*Le maître*

Je m'efforcerais de l'achever le plus tôt possible, cet exercice, de façon à obtenir plus rapidement une lecture profitable ; dans ce but, j'emploierais un abécédaire mural avec le bâton. Cette façon de procéder est économique et convient très bien aux petits qui progressent si difficilement dans un livre, au début, par défaut d'attention soutenue et d'intérêt solide.

La valeur de l'abécédaire dépend entièrement d'une gradation bien mesurée ; et je ne m'y arrête pas à des mots isolés, mais j'en viens aux phrases qui doivent être saisies et prononcées comme un mot.

Après l'abécédaire viennent les petits livres de lecture, par lesquels se réalise en grande partie l'enseignement de l'école, et qui donnent impulsion au bien.

En tant qu'homme, je désire posséder un recueil qui me parlerait de « Dieu dans la nature » ; comme chrétien, « l'histoire biblique », et comme Suisse, un résumé édifiant de l'histoire nationale : tous trois préparés exclusivement pour les enfants, simples, pieux et agréables.

Les enfants doivent, après la lecture, faire le compte rendu dans la langue littéraire. Ainsi, ils sont habitués à observer et à réfléchir, et le texte lu leur reste

comme un bien propre. Les livres de lecture doivent être divisés en paragraphes convenables, d'abord extrêmement courts, puis de plus en plus longs. A la fin de chaque morceau, il faut indiquer les questions à poser ; non comme une règle fixe, mais comme un guide, pour empêcher que le questionneur ne dévie, comme il arrive souvent.

Quels tourments n'ai-je pas subis dans certaines écoles, où le maître, trompé par une catéchétique à rebours, voulait tirer presque de chaque syllabe des concepts secs, abstraits, et ensuite il exigeait des élèves des définitions qui sont ignorées parfois des savants.

Les enfants étaient déconcertés par ce travail et rendus muets. Ils ne savaient plus ce qu'ils avaient appris de par ailleurs, et cela me faisait de la peine. Qu'on laisse donc aux savants leur jeu ! Les petits saisissent toute chose dans la vie et ne peuvent, en conséquence, le rendre que dans la vie.

Les questions sont la préparation du compte rendu. L'élève ne doit pas être obligé de s'en tenir à chaque tournure et encore moins à chaque mot... Qu'il donne le sens. S'il perd le fil, qu'on lui indique son chemin en deux ou trois mots. Bientôt il n'aura même plus besoin de ces indications données à mi-voix.

#### *L'ami*

Je suis d'accord avec cette façon d'enseigner la lecture, plus intelligente et plus appropriée, mais les sujets de lecture me paraissent trop restreints. Pourquoi exclus-tu de ta classe les connaissances « utiles ? » Sont-elles inutiles dans les Alpes ?

#### *Le maître*

Je ne les exclus pas, mais la nécessité les fait rejeter. Dans mon école, que les enfants ne peuvent suivre régulièrement, je dois me limiter au plus pressant, et le plus pressant je l'ai indiqué.

N'as-tu pas remarqué que les habitants de notre pays observent peu la nature qui les entoure et ainsi perdent infiniment en piété, en consolation et en joie ? Ils doivent trouver Dieu dans la nature, tout comme Jésus le trouvait et le montrait partout. Ils doivent aussi vivre et se mouvoir dans l'histoire biblique, et être surtout intimes avec le Sauveur, avec le Fils de l'Homme et le Fils de Dieu.

Quant aux connaissances « utiles », on peut y pourvoir en mettant dans la classe de petits écrits sur ces sujets, pour stimuler l'application des élèves.

#### *L'ami*

Tes déclarations me laissent prévoir que, négligeant la calligraphie, tu te contenteras d'une écriture lisible. Emploieras-tu l'écriture pour atteindre ton but principal ?

#### *Le maître*

Sans aucun doute. Une belle écriture, artistique, exige plus de temps que je puis lui en accorder, et mes élèves n'en ont pas besoin. S'ils savent écrire lisiblement ce qu'ils doivent écrire dans leur condition, le but est atteint, et pourquoi irions-nous plus loin ? Les formules qui se présentent dans la vie, mais surtout de belles pensées qui doivent se graver dans les jeunes âmes, par le fait que la main s'efforce de les rendre visibles aux yeux, doivent faire partie du

programme d'écriture. Des païens conseillaient ces procédés et nous, chrétiens, ne devrions-nous pas nous en souvenir ?

L'écriture doit du reste commencer en même temps que la lecture : ainsi le réclame l'orthographe. Les écoles nouvelles donnent sur ce sujet des renseignements et des preuves. Le moyen de passer de la lecture à l'écriture, c'est la décomposition orale des mots en syllabes, des syllabes en sons.

### *L'ami*

Ce procédé des écoles nouvelles m'est connu, je le trouve bon ; mais le calcul, j'espère bien que tu ne vas pas le cultiver d'une façon aussi mécanique que c'est le cas dans la plupart des écoles nommées.

### *Le maître*

Ami, je ne suis pas un mécanicien ; je recherche l'esprit et la vie. Depuis longtemps, dans notre pays, on enseigne un calcul raisonné, un véritable exercice de pensée ; j'adopterai ce calcul intelligent dans mon école-modèle, pour l'exercice oral et pour l'écrit ; mais quant à l'étendue du programme dans cette branche, je serai aussi réfléchi que pour les autres. Rien ne sera laissé dans le vide.

D'ailleurs, sur la valeur et les limites du calcul, je pense comme Socrate, au moins pour ce qui regarde nos écoles publiques : *il le limitait aux nécessités de la vie.*

Cet homme ne pensait pas que l'habileté en mathématiques formât l'intelligence de l'homme sous tous les rapports, et que celui qui saisit les nombres et les grandeurs a trouvé la clef de tout savoir. L'expérience lui a suffisamment donné raison. Elle nous montre chaque jour qu'on peut être un homme en mathématiques et pour tout le reste un enfant. Je laisse à la psychologie le soin de le prouver, ce n'est pas le lieu de le faire ici.

Mes élèves feront les problèmes qu'ils rencontreront dans leur vie future. Partant de là, on voit les améliorations qu'il convient d'apporter à la maison et à l'agriculture, compte tenu de l'altitude du pays. Je souhaiterais donc que des hommes compétents composent des collections bien adaptées de devoirs de calculs. Ce serait un beau présent pour les écoles alpestres où règne une si grande pauvreté, qui entraîne avec elle maint danger moral. Des ressources suffisantes, provenant du travail, sont le meilleur auxiliaire pour l'honnêteté et la vertu.

Je souhaiterais même introduire dans mon école-modèle un calcul moral. J'entends par là des devoirs de calcul dans lesquels figurent les résultats économiques bons ou mauvais d'une conduite ordonnée ou désordonnée. De tels exemples, en réalité, ne créent pas la moralité ; mais ils viennent cependant à propos, car ils éclairent la sensualité et la mettent au service de la vertu.

### *L'ami*

Je comprends. Mais permets-moi une question ! Tu as limité le calcul en te référant au Sage d'Athènes. Pourquoi ne le suis-tu pas en ce qui regarde la géométrie ? Il lui donnait aussi des limites, certes, mais il ne la mettait pas délibérément de côté, comme tu le fais.

### *Le maître*

Une géométrie courte, pratique, me serait précieuse et chère dans mon école-modèle ; de même l'enseignement du dessin, tel à peu près qu'il se présente chez Wehrli, à l'école d'Hofwyl ; mais c'est encore beaucoup trop tôt pour y penser, même si la chose était un jour réalisable.

Il faut d'ailleurs procéder très simplement à l'amélioration des écoles de la campagne. La multiplicité des réformes déconcerterait les régents, les parents et les directeurs. En outre, il faudrait s'attendre à une réaction en raison du préjugé qui fait que l'on s'attache à ce qui est traditionnel et qu'on s'insurge si volontiers contre toute nouveauté, si bonne et si nécessaire soit-elle.

Pour les mêmes raisons, j'ai écarté la théorie musicale, mais non pas le chant ; celui-ci est partout chez lui dans nos Alpes. Grâce à lui je désire former une école joyeuse, éduquer une génération gaie, afin que la charité chrétienne demeure volontiers parmi ces enfants, avec son visage serein, gracieux et bienveillant. Des âmes sombres ne lui conviennent pas. Dans ce but, je choisirai des chansons honnêtes, spirituelles, agréables, simples comme la nature dans leur sens et leur expression musicale. Le garçon et la fillette doivent pouvoir les chanter facilement après avoir entendu le maître, à l'école ; ils doivent les répéter volontiers en dehors de l'école, dans la cabane et dans les campagnes suisses ; la grande fille, devenue mère, les chantera encore auprès du berceau de son cher enfant ; enfin je voudrais en faire des chants nationaux dans le but de propager un esprit pur, noble et religieux.

### *L'ami*

Je te comprends, tu penses aux chansons grossières, souvent malhonnêtes, que l'on entend chanter assez souvent, dans les contrées des Alpes, comme ailleurs.

Tu voudrais remplacer ces chansons par quelque chose de meilleur, et tu commences, comme de juste, par en bas. Je crois aussi que c'est le seul commencement possible. Cependant, comment fais-tu lorsqu'un régent n'est pas apte au chant, lorsque la voix lui fait défaut, ou l'oreille ou le sens musical ?

### *Le maître*

S'il n'y est pas parfaitement apte, je le remplace par quelque autre personne. Pour cette tâche, je préférerais une jeune fille honnête, ou une jeune mère aux sentiments délicats et à la voix agréable. Une fois le jeune chœur formé, le chant s'y implante de lui-même. Les enfants deviendront des maîtres, comme ils l'ont toujours été et ils le sont toujours dans cette discipline.

### *L'ami*

Je n'y vois pas de difficulté. Qu'en est-il de la mémorisation ?

### *Le maître*

Avec mesure, car je ne veux pas éléver des hommes-mémoires — une méchante race —. Cependant la mémoire demande à être cultivée attentivement, car elle conserve tous les éléments de la pensée. Je fais une distinction entre la mémoire des choses et la mémoire des mots. La première est formée par les exercices de lecture, c'est-à-dire par les questions qu'ils provoquent et le compte rendu qu'on en fait.

La mémoire des mots est exercée dans les écoles alpestres déjà, par l'étude par cœur de quelques prières et du catéchisme. Je laisse subsister ces exercices, comme de juste ; mais j'y ajoute encore quelque chose de nouveau : d'abord des paroles choisies de Jésus et de ses envoyés, que je livre aux petits comme un *vade-mecum* sur le chemin de la vie. Ensuite les paraboles comme un évangile vivant, très expressif et attrayant pour les petits. Enfin les paroles des chansons appartiennent aussi à cette catégorie. Les proverbes, les paraboles, les poèmes conviennent très bien aux exercices écrits. L'écolier emporterait son texte écrit à la maison pour le consulter et le transcrire.

### *L'ami*

Bien. Et que penses-tu de l'enseignement de la langue maternelle ? Tu ne dois pas avoir affaire à une grammaire ou à la théorie des formes grammaticales, une matière abstraite, rébarbative, sèche, qui intéresse très peu la nature enfantine, comme j'ai dû malheureusement en faire l'expérience assez longuement. Il faut beaucoup de temps pour édifier cette « charpente » artificielle, et je ne sais pourquoi on se propose de l'introduire dans les écoles populaires. Serait-ce pour comprendre, penser et parler correctement ? Mais bien des gens qui ne savent pas le moins du monde qu'il existe des grammaires sont capables de le faire. Par contre, on rencontre parfois de savants grammairiens qui se distinguent fort peu lorsqu'il s'agit de comprendre, de penser ou même de parler. Si pour toi la langue c'est la grammaire, j'attends de toi au moins que tu animes les formes mortes.

### *Le maître*

La langue maternelle, mon ami, la langue maternelle est pour moi la mère de toute formation, et je veux qu'on lui donne la première place dans l'enseignement ; c'est là une grande idée que j'ai mise en pratique, quoique bien imparfaitement, dans mon établissement d'autrefois.

Nous parlerons de ce sujet une autre fois, si tu le veux bien. Pour mon école rurale, ce plan est trop grand. Quelques parties seulement lui conviennent, celles que j'appellerai les unes, exercices de langage, les autres, exercices de langue. Tu me comprendras tout de suite.

D'abord dans les exercices de langage, je nomme pour les élèves, les plus petits — non pas comme il est arrivé, les parties de leur corps ou les parties d'une maison, très en détail, méticuleusement, de manière fatigante —, les objets les plus remarquables de leur entourage, de façon à créer un panorama. On pose de petites questions sur chacun des objets, et les enfants sont tenus de fournir la réponse d'eux-mêmes, et de donner des phrases complètes et dans la langue littéraire, langue nécessaire à la réussite de l'enseignement dans la classe et en dehors.

Les questions concernant le même objet, quand cela peut se faire, s'adresseront à la fois aux sens, à l'intelligence, au sentiment, à la conscience, et aussi au sentiment religieux qui existe déjà. On s'adressera chaque fois à l'être humain entier, autant que possible, afin qu'il s'exprime totalement ; ou bien, si tu me permets une comparaison prise dans ton art favori, chaque fois on touchera les cordes du luth humain en accord plein pour obtenir une douce harmonie.

Le résultat de l'exercice général est pour les petits une prise de conscience complète de soi-même, du monde qui nous entoure, et aussi de son auteur

sublime et bon. Il va de soi que les maîtres font corriger les inexactitudes de pensée et d'expression des petits par les écoliers mieux exercés.

*L'ami*

C'est donc un vrai exercice de pensée. Pourquoi le cacher sous un nom étranger ?

*Le maître*

Je ne cache rien. La chose est tout à fait claire. Dans l'exercice mentionné, on ne lit pas, on n'écrit pas, on ne calcule pas, on n'apprend pas par cœur et on chante encore moins, on parle simplement, mais avec intelligence. — Ou bien peut-être devrait-on parler sans intelligence ?

*L'ami*

Laissons les taquineries de côté. Ta conception vivante du milieu, ta façon d'éveiller toutes les forces qui sommeillent dans l'enfant, devant le panorama, ton luth humain avec ses accords, tout cela me plaît énormément. J'aime la simplicité, la familiarité, l'ingénuité de cet exercice. Cependant, je regrette qu'il y manque quelque chose d'important. Tu prends tous les objets les uns après les autres et séparément ; tu as ainsi la variété, mais aucune liaison, aucune unité.

*Le maître*

Sans doute, ce premier exercice de langage n'élève pas encore l'édifice, mais il livre les pierres taillées à cette fin. N'est-ce pas le commencement ? Après le premier exercice de langage vient le second ; celui-ci est architectural et consiste en six séries de questions, qui d'ailleurs sont traitées comme les précédentes.

Première série : Le moi pensant et son organe.

Deuxième série : La famille, c'est-à-dire les relations mutuelles à l'intérieur de la famille et les devoirs qui en découlent.

Troisième série : Dieu, le Gouverneur invisible du monde ; adoration en esprit.

Quatrième série : Dieu, le Père céleste ; amour des enfants pour lui.

Cinquième série : Dieu, le Père de tous les hommes, l'amour fraternel.

Sixième série : La vie future ; temps de la moisson pour les hommes.

Vois-tu, mon ami, la liaison que tu réclames ? Seulement cet exercice s'élance de plus en plus haut vers ce qui dépasse les sens, comme de juste, et il pénètre de plus en plus profond dans la conscience, afin que celle-ci s'exprime à haute voix et fortement dans l'enfant ; car dans l'éducation tout dépend d'elle. La conscience est-elle convenablement éveillée, la jeunesse peut recevoir alors un Dieu de sainteté, et avec lui la religion, qui dans l'évangile est appelée pure et agréable à Dieu.

Laisse-t-on, au contraire, la conscience sommeiller, il faut craindre alors que la religion ne s'accommode avec une vie facile, phénomène bien triste et assez fréquent dans le monde chrétien, et qui crée cependant un vrai paganisme.

Les deux exercices de langage que je viens d'indiquer sont la philosophie des petits et doivent, à mon avis, servir d'introduction à l'étude de la religion chrétienne. Nos manuels religieux pour la jeunesse ont certainement leur valeur ; mais ils sont généralement trop élevés pour les enfants. Ils sont déjà de la nourri-

ture substantielle et non pas le lait liquide qui convient aux petits. Ils supposent évidemment une introduction que je voudrais installer dans mon école-modèle afin qu'elle ne soit en aucun cas omise.

*L'ami*

Il serait à désirer que les ecclésiastiques deviennent des pédagogues pour cet enseignement. Mais se préoccupe-t-on de cela durant le temps de leur formation?

*Le maître*

Je pense que oui. Mais continuons. Mes exercices de langage sont destinés principalement aux commençants. Ils vont de l'avant. Plus tard interviennent les exercices de langue. Ceux-ci commencent par la phrase simple ; ils passent ensuite à la phrase double, triple et s'arrêtent à la phrase de quatre propositions. On s'arrête à chaque degré jusqu'à ce que les rapports logiques nécessaires soient compris, et avec eux le plein sens du discours ; naturellement, par de tels exercices, la force de pensée des élèves sera étendue et affermie. Une culture formelle, comme on dit, en est le résultat prochain, et j'ai besoin de cette culture dans mon école paysanne, si simple, si peu prétentieuse qu'elle soit. Je n'en donnerai qu'une raison. Il est connu que le peuple qui n'est pas cultivé ne s'exprime pas en périodes. Son esprit inexpérimenté est trop étroit et trop faible pour saisir la complexité et la ramener à une donnée précise de la conscience. En cela, les enfants sont encore inférieurs aux adultes, dans le peuple, il n'y a pas besoin de le dire. Mais l'éloquence de la chaire s'exprime en périodes, le catéchisme, tout comme les livres d'éducation et de prière, en fait autant.

Il ne peut en être autrement, et par conséquent l'école doit préparer à ce langage en périodes, afin qu'en le comprenant, on comprenne aussi la parole de Dieu.

*L'ami*

J'ai déjà entendu parler de semblables exercices de langue. Krause, en Prusse, n'a-t-il pas publié un manuel de ce genre ?

*Le maître*

C'est exact, et l'école en Allemagne, comme en Suisse, lui doit des remerciements. Mais j'avais imaginé ce moyen d'enseignement de manière un peu différente, parmi mes écoliers nombreux.

Krause, en effet, n'a considéré que la forme, la culture formelle. Il ne se soucie pas du contenu. Il le prend n'importe où, tout à fait par hasard, à l'aventure. Pour moi, je veux que l'objet de ces exercices de langue soit choisi avec tout le soin possible dans le but d'éduquer, c'est-à-dire de réaliser une formation religieuse et morale, et cela peu à peu et en vue d'une formation harmonieuse.

*L'ami*

Si tu procèdes avec tant de précision dans le choix du contenu des exercices, tu dois l'indiquer toujours et les élèves n'inventent rien. Ne perdent-ils rien par un tel procédé ?

*Le maître*

Mon principe est que les élèves ne peuvent pas donner avant qu'on leur ait donné ; je commence donc par donner. Au début de chaque exercice, ils ont

simplement à faire l'analyse du sujet donné, analyse logique, morale et grammaticale. Ensuite, ils ont à conjuguer la phrase ou la période à toutes les personnes. Suit alors l'invention, comme imitation de ce qui a été donné. Cependant, cette invention n'est pas entièrement libre. Je donne chaque fois l'accord, afin que les élèves parlent dans le ton que je désire leur faire rendre et ne sombrent pas dans leur petit monde médiocre, car je veux les introduire dans le mien ; n'ai-je pas à les éléver ?

*L'ami*

Mais tu parles de conjugaison des phrases et des périodes. Qu'est-ce que cela ?

*Le maître*

La phrase ou la période est donnée et analysée à la première personne. Par exemple :

« J'aime ma mère, parce qu'elle a veillé fidèlement sur mon berceau. »

Maintenant, dès que l'analyse est finie, la période est répétée par un élève, à la même personne. Le suivant la transpose à la deuxième personne et dit :

« Tu aimes ta mère, parce qu'elle a veillé fidèlement sur ton berceau. »

Le troisième élève continue la conjugaison : « Il aime sa mère..., etc. », jusqu'à ce que toutes les personnes aient passé.

*L'ami*

Mais cette conjugaison demande du temps ; quels sont les avantages de cette façon de procéder ?

*Le maître*

Ils sont nombreux. Le plus important est de graver le noble contenu des phrases dans l'âme des jeunes, de sorte qu'il devienne leur bien propre, impliqué dans ce qu'on appelle le monde des idées et qu'il puisse être rappelé à la conscience.

Je désire former, de cette manière, chez les enfants, une façon chrétienne de penser, afin d'obtenir un esprit chrétien. Ainsi tu comprends encore mieux maintenant pourquoi je tiens à choisir avec tant de soin le contenu de ces exercices de langue.

Ce procédé de la conjugaison présente encore deux avantages secondaires. Premièrement, il exerce et affermit la mémoire, deuxièmement, il procure la facilité d'expression en ce qui regarde les organes et les formes du langage.

*L'ami*

Comment t'y prends-tu avec ces dernières ? Est-ce que tu t'arrêtes à leur simple emploi, comme nous tous depuis le berceau, nous apprenons des lèvres de notre mère en même temps les mots, leurs formes et leur accord ? Ou bien veux-tu introduire les enfants de ton école paysanne dans les épines de l'art de la parole ? Alors tu serais bien peu en accord avec toi-même, à ce qu'il me semble.

*Le maître*

D'abord, il n'est pas question ici d'épine, ni d'art. J'enlèverais soigneusement les épines pour qu'elles n'ensanglantent pas mes chers petits et en cela consiste justement tout mon art. La métaphysique de la langue ne doit pas entrer dans mon école. Les appellations empruntées aux langues étrangères sonnent

d'une façon barbare aux oreilles de mes élèves et doivent rester au dehors. Tout doit se rattacher à des notions usuelles et à des expressions courantes.

Il y a quelques années, une tentative semblable a été faite pour les écoles rurales de langue française. Elle était fondée sur leurs besoins particuliers, d'après le temps et le lieu, et elle réussit, bien que divers points seraient à simplifier et à améliorer. Malheureusement nous autres, hommes cultivés, déformés par la culture, échouons parfois dans ces sortes de travaux.

Nous cherchons souvent au loin ce qui est tout près de nous. Les arbres nous empêchent de voir la forêt.

Je dois t'avouer que, en ce qui concerne la grammaire dans les écoles rurales, je ne suis pas encore tout à fait au clair. Je dois encore prendre conseil d'hommes qui ont de l'expérience et qui ont du goût pour cette discipline. Est-il possible de se passer de tout ce qui est savant et subtil ? Alors, adieu Donatus et Alvarez.

Maintenant, ami, je suis arrivé au terme de mon programme pour les écoles des régions alpestres. Les ai-je vraiment traitées trop chicement ?

### *L'ami*

Il me l'a semblé lors de tes premières déclarations. Mais maintenant je suis à peu près réconcilié avec ta parcimonie. Ton école ne brille point, mais elle est substantielle, harmonieuse, elle est pénétrée d'esprit religieux, de cet esprit religieux qui convient aux contrées religieuses des Alpes.

### *Le maître*

Cet esprit, mon cher, est le joyau de l'humanité, et il convient aux plaines aussi bien qu'aux Alpes. C'est le même Dieu qui a soulevé les montagnes et creusé les vallées, qui a déroulé les plaines et qui les a inondées de sa bénédiction. Mais j'en viens à la méthode d'enseignement.

### *L'ami*

Mais n'as-tu donc pas quelque hésitation à préconiser cette méthode ? Il ne peut pas t'avoir échappé que le bruit des attaques dirigées contre elle est parvenu jusqu'aux Alpes.

### *Le maître*

Ah ! ne rouvre pas cette ancienne blessure ! Un orage sinistre venant de l'ouest, et qui fut bientôt passé, s'est déchaîné sur notre patrie. Aussitôt après, l'enseignement mutuel persistait au même endroit, proscrit de toutes parts, simplement exprimé sous une forme un peu modifiée, adoucie, et sous un autre nom. L'opposition est donc levée, et la difficulté aplatie. Du reste, je compte sur l'absence de préjugés et l'esprit de liberté des habitants des Alpes, qui ne se croient pas obligés d'accepter un certain accent étranger qui vient de l'ouest. Pourquoi se soucieraient-ils de cela ? Ils laissent volontiers chacun être ce qui lui plaît ; mais ils veulent être Suisses, en Suisse et rien d'autre.

### *L'ami*

Bravo ! Je pense de même. J'approuve de tout cœur.

### *Le maître*

Comme je te connais, tu approuveras aussi d'un bravo mon règlement scolaire. Fermeté et douceur doivent marcher de pair et je cherche à prévenir les fautes, de façon à pouvoir éviter la punition autant que possible. Je rejette le bâton et la verge, car je veux éduquer des chrétiens, non des Juifs ; des hommes libres, non des esclaves. Les enfants élevés dans la crainte et dans la dureté deviennent durs à l'égard des hommes et des animaux, et ensuite redoutables pour tous, aussitôt qu'ils ont acquis des forces. Ne sait-on pas combien l'instinct d'imitation agit puissamment durant la jeunesse, et la plupart du temps pour toute la vie.

Dans mon école, les moyens de terreur sont remplacés par les privations et le blâme, mais surtout rendus superflus par l'enseignement lui-même et la méthode. Là tout est attrayant pour les élèves, car tout correspond à leur pouvoir de compréhension, à leur curiosité, à leur être mobile, changeant et gai. Ils entonneront avec joie la louange du Seigneur avant et après l'enseignement, et le maître n'aura pas besoin d'être à l'école un despote, mais uniquement un ami, un père.

### *L'ami*

Mais pour en arriver là, il faut avoir du goût pour cette noble tâche. Il est donc particulièrement important que tu découvres des hommes qui s'intéressent aux choses de l'esprit pour les écoles-modèles que tu te proposes d'établir ici et là, comme des points lumineux sur les Alpes. Où prendras-tu donc ces hommes ?

### *Le maître*

Dans les Alpes mêmes. Mes écoles-modèles doivent être comme autant de roses des Alpes, sorties de leur sol et s'y répandant par leur propre fécondité, sous les yeux et la bénédiction de Dieu.

Parce qu'il n'existe dans ces hauts pays aucun institut pour la formation des maîtres, aucune autorité scolaire proprement dite, aucun fonds d'école, et rien de semblable, crois-tu pour autant que l'esprit, le cœur et la force humaine y fassent défaut ?

Il y a là des ecclésiastiques qui, sans recevoir ni récompense ni admiration, tiennent l'école dans leur paroisse dans de mauvaises conditions matérielles, et qui sont aussi simples et modestes dans leur manière de vivre que les montagnards dans leurs pauvres huttes. Ce sont de tels hommes que je désire pour l'établissement des écoles-modèles. Ils saisiront d'emblée les améliorations nécessaires et sauront les introduire.

Avons-nous projeté de créer une école des beaux-arts, aux exigences extraordinaires ? Non, c'est une école humaine qui peut naître partout où il y a des hommes. Je puis prétendre en toute sécurité que même un jeune paysan, convenablement instruit et bien choisi n'a besoin que du règlement scolaire, des moyens d'enseignement et de quelque introduction pour conduire son école d'une manière satisfaisante. Il sera formé et élevé par elle, petit à petit, car le germe du progrès réside en elle, dans sa méthode et dans le contenu général de son enseignement.

N'oublie pas, mon ami, que le maître n'a pas d'abord à découvrir par lui-même les moyens d'enseignement. Il les reçoit déjà achevés, sauf quelques détails qui vont de soi.

Ces moyens d'enseignement sont pour moi le premier maître, le maître pro-

prement dit, celui qui reste, le maître qui organise tout. Considère encore que nous avons adopté une méthode qui saisit et qui vivifie.

*L'ami*

Fort bien ; mais de cette manière l'individualité du maître se perd à peu près complètement ? Elle ne peut pas s'exprimer et l'on en fera un reproche à ton école.

*Le maître*

C'est possible. Cependant il m'est impossible d'honorer et de ménager l'individualité à tel point que je lui sacrifie l'école et la jeunesse.

Est-ce que la jeunesse est là pour le maître ? Pour mon compte j'exige que l'individualité du maître soit sacrifiée au bien de l'éducation. Nous avons vu et nous voyons encore ce que l'expression déréglée de l'individu peut apporter dans le monde pédagogique ; une inconstance et des essais perpétuels ; des constructions et des destructions sans fin ; des formules passagères et du désordre. Je ne puis pas confier l'éducation du peuple à un principe si malfaisant. Il faut assigner au maître d'école son occupation d'une façon précise. Il doit s'en pénétrer de plus en plus par le travail, de sorte qu'il l'accomplisse de jour en jour d'une façon plus sage et plus vivante. En cela consiste la meilleure expression de son individualité. Je ne puis rien lui accorder de plus.

*L'ami*

Ni moi non plus.

*Le maître*

Une école-modèle doit avoir une forme stable, soit parce qu'elle est un modèle qui sera imité, soit parce que les futurs maîtres ont à s'y former.

*L'ami*

Il faudra attendre beaucoup de temps avant que tes modèles existent dans les contrées alpestres, comme tu le demandes.

*Le maître*

Je ne puis rien déterminer de précis. Ce que j'ai en vue, c'est le développement graduel de ce qui est petit et qui deviendra grand, de l'indigence jusqu'à la perfection. Cela demande du temps. Je suppose que les manuels proposés sont achevés. Je les présente, pour les examiner, à quelques ecclésiastiques qui s'occupent particulièrement de l'école, et ils sollicitent l'approbation des autorités pour que tout marche convenablement. Les manuels et la méthode sont alors introduits dans leurs écoles.

Trouve-t-on une répartition ordonnée des élèves, une marche régulière, de l'activité et de la vie, en quelques semaines l'amélioration proposée est déjà en cours de réalisation. Pour des hommes cultivés, cette esquisse et les manuels suffisent, ils peuvent en déduire la suite. Avec des gens non cultivés, c'est une autre affaire. Leur formation s'accomplit beaucoup plus lentement. Ils entrent en scène, d'abord comme élèves, puis comme auxiliaires de degré en degré, sous la surveillance et la conduite du maître.

Celui-ci leur donne ensuite, à l'école même et en dehors d'elle, les directives nécessaires pour leur future occupation.

### *L'ami*

Je comprends maintenant où tu voulais en venir quand, au commencement, tu disais que l'établissement de formation des maîtres doit être uni à l'école.

### *Le maître*

En réalité, je ne conçois aucune formation des maîtres en dehors de la plus étroite liaison avec l'école, et intimement enchaînée à elle. Voici mes raisons :

Le futur maître doit être familiarisé avec le monde qu'il aura à instruire plus tard. A cette fin, il doit apprendre à le connaître en le fréquentant et en en prenant soin. Il doit être rendu attentif à ses faiblesses, à ses qualités, à son développement, à sa vie et à son activité durant le travail. Les paroles même les plus savantes et les plus belles ne suffisent pas ici, car les paroles ne seront comprises et appréciées que lorsque la réalité sera placée devant les gens.

Le futur maître doit voir, dans l'école, comment un maître expérimenté gouverne ce petit monde si vif, comment il s'y prend pour l'instruire convenablement, pour agir sur son cœur, pour le maintenir dans la paix et dans l'ordre. Ce spectacle est vraiment révélateur pour le futur maître. Seule cette introduction pratique peut rendre l'introduction orale compréhensible, et cette dernière consiste ensuite simplement en de courtes remarques et indications sans l'apport d'une théorie artistiquement tissée. Dieu nous préserve de la pédagogie de laboratoire ! Elle a affaire à des images et à l'art, mais nous, nous avons besoin de réalité et de nature.

Enfin mon futur régent sera non seulement tout yeux et tout oreilles à l'école-modèle, mais il doit mettre la main à l'œuvre, sous la surveillance et la conduite du maître, de sorte que l'école-modèle sera aussi pour lui l'école d'application. Il servira d'auxiliaire d'abord au degré inférieur, puis peu à peu de plus en plus haut, jusqu'au bout de cette échelle vivante. On lui confiera aussi, petit à petit, les exercices communs à toute l'école, et la conduite générale de la classe, à titre de chef-d'œuvre.

Il sera bien superflu d'ajouter les raisons de cette formation pratique. Ce n'est qu'en agissant que l'apprenti peut être connu et conduit par le maître qui l'observe. Ce n'est qu'en agissant que l'apprenti peut prendre conscience de lui-même et de la jeunesse qu'il instruit, et acquérir l'habileté exigée par sa profession.

Lorsque les candidats d'une école purement théorique entrent dans l'école, ils se découvrent tout désemparés, plus embarrassés que les élèves eux-mêmes, de sorte que ceux-ci doivent les instruire. Et ce n'est pas là un phénomène rare.

Un établissement pour la formation des maîtres sans école d'application est pour moi semblable à un institut de médecine où l'anatomie, la physiologie sont enseignées sans la présentation d'un corps, la pathologie sans visite médicale, la pharmacologie sans pharmacie, la chimie sans laboratoire, et la botanique sans une plante, simplement d'après les classifications de Linné.

### *L'ami*

Comme tu parles méchamment des établissements de formation des maîtres, que tu appelles avec mépris « les écoles théoriques ». Tu devrais considérer que leurs élèves connaissent de façon plus approfondie et plus ample toutes les disciplines qu'ils auront à enseigner dans l'avenir. Le maître ne doit-il pas être

supérieur à l'élève ? Et ensuite, combien souvent arrivera-t-il que le candidat ne sait pas même médiocrement ce qu'un bon élève devrait savoir ?

*Le maître*

Un tel candidat, cher ami, je le renvoie sans détour à l'école, c'est là qu'est sa place, là qu'il doit apprendre ce qu'il a négligé d'étudier en son temps ou oublié depuis. Ensuite seulement, quand il se sera distingué par sa bonne conduite et par ses progrès dans les sciences, alors seulement il pourra se présenter comme candidat.

Du reste, je t'accorde volontiers que le maître doit être supérieur aux plus avancés de ses élèves. Il doit les dominer afin de pouvoir les élever. Mais un candidat digne de ce nom se tient déjà plus haut, en réalité, s'il a été un bon élève et qu'il a retenu ce qui a été appris.

Il est supérieur parce qu'il comprend maintenant en jeune homme ou même en homme ce qu'autrefois, à l'école, il ne comprenait qu'en enfant. Bientôt il gagnera aussi en étendue et en profondeur de savoir à l'école-modèle et à l'école d'application, par le fait même qu'il y entre pour enseigner.

*L'ami*

Mais sa science ne dépassera pas le cercle de ce qu'il aura à enseigner dans son école ?

*Le maître*

Cela est vrai, excepté lorsqu'il voudra étendre ses connaissances par son travail personnel. Cette possibilité est laissée à sa liberté et cela me plaît ; mais je désire qu'en aucune façon il ne veuille jouer au savant ; et pour cela justement je ne veux lui donner aucun attrait pour la science : il ferait alors de la mauvaise besogne dans son école en plaçant son érudition où elle n'a rien à voir. Il prendrait aussi un ton distingué et alors pourrait se vérifier le dicton : « L'érudition gonfle. » Car en vérité la demi-science et la vanité s'allient facilement dans cette profession. Elles fraternisent, comme l'expérience le montre partout ; et de là naissent dans les paroisses des frottements qui ne profitent à personne, et qu'il faut prévenir. Notre école alpestre est sans prétention, son chef doit l'être aussi.

Celui qui se propose d'enseigner doit avoir la simplicité, l'esprit naïf d'une mère. Qui se comporte le plus maladroitement au milieu des enfants ? Nous, justement, qui cultivons la science avec tant d'habileté et de méthode ! Nous devons descendre, nous devons désapprendre, ou bien nous ne sommes pas adaptés. Encore un coup, mon maître d'école doit me comprendre en tant qu'homme et pouvoir accomplir ce que ses élèves en tant qu'enfants ont à apprendre de lui : voilà la mesure.

*L'ami*

Ainsi donc, tu veux achever la formation des futurs maîtres dans l'école et par l'école. Comment acquièrent-ils la méthodologie ? C'est une discipline très vaste, à ce qu'on dit.

*Le maître*

Vaste ? Oui et non, suivant la manière de la prendre. Si tu entends par là

nos savants discours, je suis d'accord avec toi. Mais parles-tu de ce qui est nécessaire pour mon école rurale ? Alors, je dis non.

La méthodologie se trouve déjà exprimée dans nos manuels composés méthodiquement, dans lesquels on intercalera ici et là quelques indications sur la marche de l'enseignement. La méthodologie, en outre, sera appliquée par le candidat, lorsqu'il fait ses preuves comme auxiliaire dans l'école. Ajoutez quelques directives de la part du maître, à l'école et aussi hors de l'école, vous avez alors ce qu'on peut faire de mieux à cet égard. La méthodologie est vie et elle doit être saisie sur la vie.

Tu te souviens que j'ai repoussé cette catéchétique mesquine et interminable qui prend beaucoup de temps et comporte des difficultés nombreuses, dans nos instituts, parce qu'elle est contraire à la nature et le produit d'un art trop élevé.

Je puis t'assurer que certains jeunes auxiliaires, dans les écoles du nouveau système, obtiennent par leurs questions beaucoup plus que certains maîtres qui se conforment aux règles de l'école. Ces jeunes sont conduits en cela simplement par la bonne nature, comme la mère, sans artifice. Dans une école, comme dans le christianisme, il y a peu à savoir et beaucoup à faire.

#### *L'ami*

Tu me sembles, par nécessité, vouloir rendre toutes choses faciles. La méthodologie est pour toi une bagatelle ; comment traiteras-tu les instructions relatives à la conduite morale des enfants ?

#### *Le maître*

Je fais donner également dans l'école-modèle ces instructions, par et à côté, d'elle. Rappelle-toi, ami, que dans les plans d'études proposés, tout était calculé en vue de faire naître et de promouvoir un sens pur, pieux, bienveillant, c'est-à-dire chrétien de la jeunesse. La lecture, l'écriture, la mémorisation, le langage, le chant, tout y concourt.

Même le calcul doit y apporter sa contribution. Peux-tu imaginer une direction morale plus forte ?

C'est une affaire de l'école elle-même ; au lieu d'être confiée au maître — ce qui parfois ne réussirait pas —, elle est l'affaire commune du maître et des élèves.

Je te demande si la direction morale de la jeunesse pourrait être mieux assurée ? Ce n'est pas ici comme dans les hautes écoles où on vise seulement à la science dans toutes les branches, et où la piété et les bonnes mœurs disparaissent pour faire place à la science. Voilà pourquoi des cours de religion ont été institués à côté de la science pour remédier à ce grand mal qui se répandait.

Notre école rurale n'a pas besoin de cette aide. Elle est elle-même pleinement un « cours religieux », aussi bien pour les maîtres que pour les enfants.

Tu ne dois pas oublier non plus tout ce qui, dans la méthode présentée, dans le règlement scolaire, favorise la formation morale. Le maître est dispensé de ce dont l'école s'est chargée.

#### *L'ami*

Crois-tu donc que les élèves, grâce à tes manuels, à ta méthode, à ton règlement scolaire se transformeront miraculeusement en anges ?

*Le maître*

Non pas précisément ; mais dans la moyenne, ils deviendront certainement des hommes meilleurs.

*L'ami*

Tes hommes meilleurs se développeront cependant en hommes. De la sensualité qui prend toujours le pas sur ce qui est spirituel, élevé et divin, germent maints défauts, maints vices dans le temps délicat de la jeunesse. La paresse, l'orgueil, la colère, la jalousie, le mensonge et toutes les autres tâches se manifestent sur le vêtement pourtant si aimable de l'innocence. Le futur maître doit être prêt à remarquer ces fautes chez ses élèves, à les blâmer et à les corriger. Pour cela, il faut une solide préparation. Où et quand la donnes-tu dans ton école-modèle ?

*Le maître*

Des vices nombreux et effrénés résultent des fautes de la jeunesse, quand celles-ci ne sont pas remarquées et corrigées à temps. Cependant les fautes de la jeunesse ne sont en elles-mêmes ni nombreuses ni compliquées. Elles frappent facilement les yeux dans un âge encore sincère. Le futur maître y sera donc attentif dans l'école-modèle, et l'école lui suggérera elle-même dans le programme d'instruction, surtout dans l'histoire biblique, les exemples qui doivent être placés dans le cœur des petits coupables afin de les améliorer.

Encore plus, il voit dans l'école-modèle comment le maître se comporte à cet égard, et c'est pour lui une leçon, sur les lieux, se rapportant à un cas précis, qui a plus d'efficacité que n'importe quelle déduction théorique.

Cependant, en introduisant dans l'école cet enseignement si important, je n'ai pas exclu les instructions que le maître peut et doit donner aux élèves en dehors de l'école.

Nous avons aussi sur ce sujet de petits écrits qui peuvent être lus avec profit. Pourtant, il faut veiller à éviter soigneusement tout ce qui est exagéré ou confus. Même la mère ignorante s'entend à perfectionner ses enfants.

*L'ami*

Maintenant, ami, je vois que tu te préoccupes de la formation des maîtres pour les écoles des Alpes, mais il n'est pas question d'établissements propres, de séminaires, comme il en existe ou comme on en désire ailleurs.

*Le maître*

Encore une fois, pourquoi proposer pour les Alpes quelque chose qui ne peut pas être actuellement ? Ce qui est réalisable, et qui est utile certainement, je te l'ai indiqué, et je crois avoir achevé ma tâche.

*L'ami*

Achevé ? pas encore, à mes yeux. En vérité, je me pose beaucoup de questions encore sur la réalisation du plan tout entier. Comment parviendras-tu à établir des écoles-modèles partout dans les Alpes ? Comment y amener les futurs maîtres ? Comment faire progresser ceux qui sont aptes et qui ont achevé leurs classes ? Comment donneras-tu corps à tout cela, sans fonds scolaire, sans autorités scolaires, comment créeras-tu tout cela de rien ?

### *Le maître*

Sois assez aimable pour retenir tes questions ; car durant la réponse, je pourrais les oublier, et elles vont me servir de guide ; elles le peuvent.

Dans cette affaire, je conclus comme une certaine école de philosophie : l'amélioration proposée n'est pas seulement bonne et souhaitable, mais elle est un devoir. — Elle doit être, donc elle peut être —.

### *L'ami*

Cette conclusion peut sembler très philosophique, mais elle ne me convainc pas. Dis-moi de façon précise comment tu établiras, partout dans les Alpes, tes écoles-modèles ?

### *Le maître*

Ma réponse précise est la suivante : dans l'étendue des Alpes, tout ce qui est nécessaire à l'établissement des écoles-modèles existe, notamment : la bonne volonté, le courage, la force, et ce qui est plus important, le sentiment du devoir qui anime tout le reste, et l'élève. Tout ce qui est nécessaire à l'éducation du peuple doit sortir de ces éléments de vie. Une impulsion extérieure et quelques secours sont seuls nécessaires.

Pour les écoles-modèles, je m'adresse à quelques braves ecclésiastiques qui tiennent eux-mêmes l'école ou qui y participent activement. Je ne saurais placer cette œuvre sacrée en de meilleures mains, et j'ai la conviction que le plan qui a été proposé pour les écoles, dans sa simplicité et son orientation manifestement religieuse, recevra leur approbation.

Le saint des Alpes, l'ange de la paix sur le sol helvétique estimait beaucoup l'instruction ; il rejetait si peu une lumière et une expérience étrangère, qu'il envoya autrefois son fils dans une célèbre université, afin de le rendre capable d'éclairer un jour les gens du pays.

Le souvenir du saint homme vit encore dans les Alpes, et son exemple sera efficace pour les amis de l'école, là-bas.

Je demanderai dans chaque région à quelques personnes de s'unir pour préparer, en connaissance de cause, l'établissement des écoles-modèles et pour les réaliser.

Ces hommes dignes se renconterraient au Rütli. Le Rütli est pour moi tout endroit où deux ou trois s'engageront dans cette œuvre sacrée. Ils se renconteront en plein jour, car il n'y a là aucun Gessler et aucun lansquenet à craindre. Il s'agit aussi d'opérer une libération, mais une libération de l'ignorance, et du péché qui suit toujours l'ignorance de près.

Cette deuxième libération est en réalité l'achèvement de la première, et lui donne sa pleine valeur.

Mes nobles fondateurs lèveront aussi leurs yeux vers le ciel car c'est l'œuvre du Père, ensemble ils commenceront. Ils peuvent compter sur la protection d'En haut, selon cette parole consolante : « Où deux ou trois se rassemblent en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Jésus n'était-il pas pour les enfants l'ami le plus tendre, et n'a-t-il pas recommandé aux siens surtout le soin des petits ? Si ces hommes dignes comprennent un jour qu'il y a là un devoir sacré, ils le comprendront profondément et chaleureusement, et alors ils seront capables de faire ce qu'ils doivent faire. Une volonté ferme est une force, elle crée les moyens.

*L'ami*

Je ne voudrais pas blesser tes nobles amis de l'école dans les pays alpestres, et ternir ou diminuer la confiance que tu mets en eux, ce ne serait pas beau de ma part. Ton Frère Nicolas et ton Rütli ont éveillé en moi certains pressentiments qui me font entrevoir obscurément — je ne sais sous quelle forme — une amélioration pour l'avenir. Serait-ce simplement des ombres ? Serait-ce réalités ? Je laisse cela dans l'indécis. Mais maintenant, de tes hommes dignes je descends vers la masse inculte, au *caput mortuum*. C'est à elle qu'appartiennent la plupart du temps les futurs maîtres. Comment les amèneras-tu dans l'école-modèle pour les soumettre à une formation ? Car tu ne peux pas l'ordonner, et la foule ne s'en soucie guère.

*Le maître*

Je n'ai aucun souci au sujet des nouveaux maîtres ecclésiastiques. Leur formation sera brève ; ils n'ont qu'à entrer quelquefois dans l'école-modèle la plus proche, à solliciter quelques directives de leurs confrères : chose qu'ils feront sans qu'on le leur dise.

*L'ami*

Je puis me le représenter ; mais ce sera extraordinairement difficile avec les maîtres laïcs. Leur formation dans une école-modèle devrait être une condition de leur admission comme maîtres.

*Le maître*

Pour les débuts, je dois m'abandonner entièrement à l'influence des ecclésiastiques, donc travailler de haut en bas ; mais avec le temps, j'obtiendrai les conditions désirées d'une autre façon.

*L'ami*

Comment donc ? Explique-toi ; je suis curieux !

*Le maître*

Lorsque les écoles-modèles seront en pleine activité, possédant leurs manuels, leurs méthodes et leur règlement, alors se produira une action de bas en haut. Les petits ont pris en affection leur école, parce que l'école s'est présentée à eux avec un aspect affable. Ils sentent qu'ils y apprennent ce qui est bien, qu'ils deviendront quelqu'un et cela facilement, en jouant et gaîment. L'école a la partie gagnée ; car le jeune monde entraîne derrière lui les anciens. Les petits parlent volontiers de leur école à la maison. Le contentement des enfants passe d'abord à la mère, puis au père, au voisin, et gagne ainsi du terrain doucement et vigoureusement. Finalement la commune entière approuve hautement l'école améliorée. Elle a, de fait, une merveille devant les yeux : l'affluence joyeuse des enfants qui vont à l'école, ce qui n'existe pas auparavant. Cette commune maintenant gagnée met en branle d'autres communes. On en vient à parler d'améliorations. Elle est comprise par les uns, les autres ne veulent pas être en retard sur leurs voisins ; les ecclésiastiques stimulent et parlent d'un devoir sacré. Ainsi se forme une opinion publique, les maîtres actuels et les futurs maîtres devront s'y soumettre. Ils iront donc à l'école-modèle.

Ce n'est pas là une fiction de ma part ; c'est une réalité fréquente même dans

les Alpes où ton *caput mortuum* n'est pas aussi inanimé que tu crois. Je n'avancerai qu'un seul exemple pris dans la vallée d'Engelberg. A cet endroit, toute la jeunesse paraît au service divin avec un livre de prière à la main, silencieuse, lisant et recueillie. Elle sait aussi écrire et calculer, ce qui lui est très utile pour gagner sa vie. De la maison de Dieu est sortie l'amélioration de l'école ; elle est maintenant devenue une coutume enracinée dans la vie publique, avec des forces, pourrais-je dire, de germination et de reproduction.

*L'ami*

Maintenant, si tes écoles-modèles peuvent produire de pareilles choses dans les autres régions alpestres, je pense moi aussi que les futurs maîtres se soumettront à la formation désirée, ne fusse que pour obtenir un poste.

*Le maître*

La puissance de l'opinion publique est grande ! C'est à elle finalement qu'appartient la victoire.

*L'ami*

Oui, si c'est vraiment une opinion publique, non seulement exprimée momentanément partout, mais ancrée profondément dans la conscience.

*Le maître*

C'est justement cette opinion que je pense susciter, par la fondation d'écoles-modèles dans les points les plus éloignés des contrées alpestres, d'abord par la collaboration de mes notables, et plus tard par l'action concordante de la jeunesse. Cette poussée d'en haut et d'en bas doit finalement flétrir la foule ; elle sera pénétrée par le levain comme une pâte insipide.

*L'ami*

Tout cela est très beau à entendre ; mais je vois encore une énorme difficulté à l'exécution de ton plan. Comment donneras-tu la stabilité à l'entreprise commencée ? Tes écoles-modèles sont dispersées, donc faibles, peut-être changeantes comme les météores qui traversent le ciel, comme la douce Iris, comme l'aurore et sa magnificence.

*Le maître*

Fussent-elles changeantes, elles laisseront pourtant derrière elles des traces, et ainsi tout ne serait pas perdu.

*L'ami*

Quelles traces ?

*Le maître*

Les manuels, peut-être quelque chose de la méthode et du règlement, et ensuite certainement leur effet sur les écoliers d'alors. Cependant, la stabilité de l'œuvre je l'obtiens par la cohésion, et cela doublement, dans un sens plus étroit et dans un sens plus large.

D'abord je lie à l'école-modèle ses filiales, c'est-à-dire les écoles qui en sont issues dans un certain rayon donné. Les filles restent attachées à la mère ; c'est conforme à la nature. Seulement cette cohésion doit être réglée et établie avec sagesse. Elle se fera par des visites mutuelles dans les écoles, par des communiques.

cations, des conférences. Par ce moyen, les maîtres de l'arrondissement s'aident mutuellement, ce qui est nécessaire, afin d'empêcher le ralentissement des efforts, la routine.

Il en résulte l'émulation pour le vrai, le beau, le bien, dans l'école et hors de l'école.

J'accomplis quelque chose de semblable sur une étendue beaucoup plus grande. J'unis par les liens de la fraternité toutes les écoles-modèles ensemble. Pense à mon Rütti dans chaque région des contrées alpestres. Ici se créent des relations plus larges ; ici des propositions plus importantes sont faites, surtout pour l'allégement des dépenses scolaires, par la collaboration de toutes les écoles et de leurs amis ; ici l'alliance sacrée est jurée à nouveau pour la meilleure et la plus noble des libérations.

#### *L'ami*

Voilà en vérité un projet magnifique, bienveillant, si seulement il n'était pas un simple idéal, un désir pieux.

#### *Le maître*

Je ne sais que trop qu'un tel projet est plus facile à concevoir qu'à réaliser. J'accorde aussi volontiers que malgré tous les efforts des notables dans le pays, l'œuvre ne correspondra jamais pleinement à l'idéal.

Mais je suis dans ma spécialité comme Winkelmann dans la sienne. « Dans tous les préceptes, il faut employer continuellement le ton le plus élevé, car la corde se détend toujours d'elle-même. » Je m'attends à un ton inférieur, mais je compte l'obtenir celui-là, car il doit résonner.

#### *L'ami*

Voilà de nouveau ta conclusion. Moi, pour ma part, je ne puis aucunement penser à la fondation et à la conservation des écoles publiques sans la collaboration vigoureuse des autorités du pays.

#### *Le maître*

Je sais apprécier cette vigoureuse collaboration des autorités du pays ; je la désire, et je l'exige même là où elle est admise ; mais dans mes Alpes, je dois présentement y renoncer. Cependant je n'abandonne pas le moins du monde mes espérances.

Toi, mon ami, permets-moi cette déclaration franche. Tu n'as aucune foi, ou aucune foi juste dans les forces morales qui existent partout dans le monde de Dieu, comme la vie la meilleure, à côté de l'agitation inférieure, animale.

Si ces forces morales étaient aussi impuissantes qu'elles te le paraissent dans ta prévention, aucun évangile ne nous serait parvenu. L'arbre immense qui couvre le monde de son ombre n'était à l'origine qu'un simple petit grain. Ce n'est pas le pouvoir suprême et la puissance qui l'ont fait, mais seulement la force morale.

Dans l'abondance de l'esprit, la semence a été mise en terre, et ensuite des hommes spirituels l'ont arrosée et cultivée sous la main bénissante de Dieu.

Cette vision te paraît-elle trop sacrée, trop grande, trop unique en sa manière, ou bien trop éloignée de notre sujet ? Regarde ce que le zèle pour l'éducation

du peuple a mis sur pied, de notre temps, non seulement en Europe, mais bien loin dans l'univers.

Des hommes sauvages, des hommes de toutes couleurs ont vu s'élever maintenant des écoles ; on y emploie le livre de l'homme blanc, comme les nègres appellent l'Evangile. Où la Providence divine veut-elle aboutir ? Je ne saurais l'imaginer ; mais une semence a été jetée et j'adore en silence.

Ce que les gouvernements n'ont pas fait, ce qu'ils ne voulaient pas ou ne pouvaient pas accomplir, a été réalisé par de simples associations, tout à fait librement et pourtant avec une extrême puissance.

Les forces morales sont en réalité parmi les choses les plus importantes et les meilleures qui soient dans le monde. Elles n'ont qu'à s'exprimer, à se rapprocher et le bien naît par leurs soins. J'aimerais stimuler ces forces, dans nos Alpes. J'aimerais les unir en faveur de la jeunesse, afin qu'elles entreprennent en commun la grande œuvre d'une meilleure éducation du peuple. Rien ne sort de rien ; mais de ce qui est petit surgit ce qui est majestueusement grand. Ainsi en est-il dans le monde physique, ainsi dans le monde moral ; c'est une disposition divine.

Mais que tu es devenu songeur ; qu'est-ce qui t'arrive ?

### *L'ami*

Tu as parlé à mon cœur et je suis gagné à ta cause. Mais nos frères, dans les Alpes, ne sont pas dans l'aisance, et l'amélioration des écoles que tu proposes entraînera, au début, quelques dépenses, que les amis de l'enfance là-bas ne sont pas en mesure de faire.

### *Le maître*

Je le sais ; mais je compte sur quelques secours de la Confédération. As-tu oublié comment elle vint à l'aide des contrées alpestres opprimees, après les malheurs de la guerre de 1798 ? Ne sais-tu plus rien des troupes d'enfants que nous reçûmes par miséricorde, parce que, dans les Alpes, il n'y avait plus une seule pièce de vêtement, plus un seul morceau de pain pour ces enfants nus et affamés ?

### *L'ami*

Eh oui ! je me rappelle, c'était une action confédérale, généreuse et chrétienne.

### *Le maître*

Les petits sont maintenant des hommes. Ils en témoigneront et je le ferai avec eux en raison de mes fonctions, car je fus, durant plusieurs années, le berger de ces enfants des Alpes que la capitale de l'Helvétie accueillit alors dans ses murs pour en prendre soin.

Je témoignerai jusqu'au dernier soupir, non seulement de la bienfaisance, mais aussi de la délicatesse avec laquelle la jeunesse catholique fut traitée par nos frères malheureusement séparés. Ce fut honnête, loyal et beau,

Mon cœur se réchauffe, mes larmes sont prêtes à couler chaque fois que j'y pense. Vois, ami, le sentiment national suisse n'est pas éteint ; n'as-tu pas remarqué, dernièrement encore, comme il s'exprimait en faveur d'enfants abandonnés ?

Ce noble sentiment est encore vivant et il fera réussir, j'en suis certain, cette noble entreprise.

*L'ami*

Stimule donc le zèle où tu le peux. J'apporterai aussi mon obole, car l'éducation m'est chère, comme le berceau de notre liberté.

*Le maître*

L'impulsion est donnée ; les amis de l'école, dans les Alpes, accompliront maintenant, sans ingérence étrangère, ce qu'ils veulent et peuvent faire seuls. Encore une fois, mes écoles-modèles, là-haut, doivent être comme autant de roses des Alpes, grandies sur leur sol, et se répandant par leurs propres forces, sous l'œil et la bénédiction de Dieu.

## Examens officiels de fin de Cours complémentaires

### District de la Gruyère

*Lundi 24 avril*, à 13 h. 30, à **Hauteville**, pour Botterens, Corbières, Hauteville, La Roche, Pont-la-Ville, Villarvolard.

*Mardi 25 avril*, à 7 h. 30, à **Vaulruz**, pour Rueyres-Treyfayes, Romanens, Sâles, Maules, Vaulruz et Vuadens.

*Mardi 25 avril*, à 14 h., à **Marsens**, pour Pont-en-Ogoz, Avry-devant-Pont, Gumefens, Sorens, Marsens et Echarlens.

*Mercredi 26 avril*, à 7 h. 30, à **Bulle**, école primaire des garçons, pour Bulle, Riaz et Morlon.

*Mercredi 26 avril*, à 14 h., à **Albeuve**, pour Montbovon, Lessoc, Albeuve-Les Sciernes, Neirivue-Villars-sous-Mont, Grandvillard, Estavannens et Enney.

*Jeudi 27 avril*, à 7 h. 45, à **La Tour-de-Trême**, pour Broc, La Tour, Le Pâquier et Gruyères.

*Jeudi 27 avril*, à 13 h. 30, à **Charmey**, pour Châtel-Crésuz, Cerniat-La Valsainte, Charmey, La Villette et Bellegarde.

*N. B.* — Le maître du lieu de l'examen prépare, d'entente avec ses collègues, tout le matériel nécessaire. Convoquer les élèves par écrit.

L'examen de comptabilité sera remplacé par celui de gymnastique.

LOUIS MAILLARD, *inspecteur scolaire*.

Nous prions nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour 1950, de bien vouloir en verser le montant au compte de chèques IIa 153

*Le Bulletin pédagogique.*